

August 2023

EXILE: HEARTBREAK, RESILIENCE AND VISCERAL ATTACHMENT TO ORIGINS IN THE NOVEL A CRIER DANS LES RUINS BY ALEXANDRA KOSZELYK

Hanane ABOU NASREDDINE

Professeur Adjoint – Université Libanaise, abounasreddine@gmail.com

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

ABOU NASREDDINE, Hanane (2023) "EXILE: HEARTBREAK, RESILIENCE AND VISCERAL ATTACHMENT TO ORIGINS IN THE NOVEL A CRIER DANS LES RUINS BY ALEXANDRA KOSZELYK," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 5: Iss. 1, Article 5.

DOI: <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1154>

This Article is brought to you for free and open access by the BAU Journals at Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact journals@bau.edu.lb.

EXILE: HEARTBREAK, RESILIENCE AND VISCERAL ATTACHMENT TO ORIGINS IN THE NOVEL A CRIER DANS LES RUINS BY ALEXANDRA KOSZELYK

Abstract

In the study, we propose to question the pragmatics of exile in the literary work *A crier dans les ruines* by Alexandra Koszelyk. This novel immerses us in post-disaster Ukraine. It tells the initiatory, poetic and melancholic journey of a young woman who must forge her identity on the history of her country that we are trying to stifle. The novel puts on stage people uprooted by force; some, attached to their roots, remain close to the irradiated zone; while the others, including the heroine Léna, decide to flee the place definitively to rebuild themselves elsewhere. However, despite the exile, the power of the roots of this young woman undoubtedly reminds her of where she comes from and her love for Ivan pushes her to return there. These different perceptions of exile will be amply analyzed by our study which will also highlight the strength of love in its many forms: the love of the two teenagers Léna and Ivan, books and literature, nature, which makes it possible to survive the trauma of loneliness and uprooting. This novel evokes in parallel the benevolent nature which always takes back its rights despite the radioactive storms.

Keywords

exile, uprooting, attachments to the roots, love's strength, nature's majesty.

1. INTRODUCTION

L'un des plus graves accidents que l'humanité ait connus est la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. Cet accident survenu le 26 avril 1986 en Ukraine trouve son origine dans une succession d'erreurs tant technologiques qu'humaines qui conduira des milliers de personnes sur le chemin de l'exil. L'ampleur de dégâts a totalement bouleversé la vie des habitants qui ont connu toutes sortes de souffrances : la séparation, le deuil, le déracinement, la solitude etc. Faute d'initiation en matière de prévention et de gestion de crise de la part des autorités, la population touchée peine à se remettre suite à la catastrophe. Cette lutte passée sous silence par les puissants est mise en mots par la littérature qui s'engage à dire le non-dit.

La problématique qui se pose est la suivante : Cette population concernée réussit-elle à rebâtir sa vie sur des ruines ? Des questions en découlent : Comment peut-on survivre à une telle épreuve ? Peut-on oublier notre terre nourricière, nos racines et notre culture ? Pourrait-on grandir sans histoire, sans pouvoir évoquer ses souvenirs ?

Pour répondre à ce questionnement, nous avons choisi comme corpus littéraire *A crier dans les ruines* d'Alexandra Kozelyk, un livre qui nous plonge dans l'Ukraine de l'après catastrophe. C'est un récit qui raconte le parcours initiatique, poétique et mélancolique, d'une jeune femme qui doit forger son identité sur l'Histoire de son pays que l'on tente d'étouffer. Le roman met sur scène des déracinés de force ; les uns, attachés à leurs racines, restent à proximité de la zone irradiée alors que les autres, dont l'héroïne Léna fait partie, décident de fuir définitivement le lieu pour se reconstruire ailleurs. Cependant, malgré l'exil, la puissance des racines de cette jeune femme lui rappelle indéniablement d'où elle vient et son amour pour Ivan la pousse à y retourner. Ce roman évoque en parallèle la nature bienveillante qui reprend toujours ses droits malgré les orages radioactifs.

Dans la présente, nous proposons alors d'interroger la pragmatique de l'exil dans l'œuvre d'Alexandra Kozelyk en évaluant la capacité d'adaptation de la population concernée après l'occurrence de cette catastrophe. Nous démontrons ainsi comment l'auteure met en lumière cette lutte pour la survie quand on ne possède pas les moyens adéquats pour faire face à la catastrophe.

Pour ce faire, nous survolerons en premier lieu le contexte historique dans lequel s'inscrit l'histoire. En second lieu, nous nous intéresserons aux différentes fonctions du titre qui révèle les contrastes : mort/vie, adieu/retour, etc. En dernier lieu, nous procéderons à une étude approfondie des personnages, durement affectés par cette tragédie, laissant apparaître les différentes perceptions de l'exil. Cette étude mettra également en évidence la force de l'amour sous ses différentes formes : l'amour des deux adolescents Léna et Ivan, des livres et de la littérature, de la nature, qui permet de survivre au traumatisme de la solitude et du déracinement. Nous montrerons aussi la majesté de la nature qui, altérée profondément par la catastrophe, est capable de se régénérer et de réinvestir les ruines.

2. TCHERNOBYL : UNE TERRE OUTRAGÉE

L'histoire du roman s'inscrit dans la période historique allant du 24 avril 1986, deux jours avant l'*explosion* du réacteur n°4 de la centrale de *Tchernobyl* où la famille de Léna, le personnage principal, s'enfuit en France (qui fait alors partie de l'URSS) jusqu'à la fin d'avril 2006 lorsque la jeune femme rentre à Pripiat après « vingt ans jour pour jour qu'elle avait quitté son pays » (Kozelyk, 2019, 176). Ces deux décennies qui constituent la toile de fond de cette œuvre foisonnent d'événements désastreux qui ont marqué l'Histoire de l'Ukraine. On trouve alors important de dépeindre brièvement l'ampleur réelle de cet accident ainsi que le drame vécu.

Les causes en sont, au départ, une opération particulière rendant indispensable la mise du réacteur dans une configuration demandant à être maniée avec précaution en raison de l'extrême délicatesse de sa constitution. Cette opération est effectuée promptement par les opérateurs pressés de l'achever, et pour ce faire, court-circuitant la sûreté nucléaire. Le Pr Nesterenko physicien biélorusse, directeur de l'Institut de l'énergie nucléaire de l'Académie des sciences de Biélorussie de 1977 à 1987, explique : « Ceux qui ont mené l'expérience dans la nuit du 25 au 26 avril 1986, se sont lourdement trompés dans leurs calculs ». Ceci, ajouté à des caractéristiques déstabilisant ce type de réacteur dans certaines conjonctures, produit une augmentation sans retenue de son potentiel et une explosion du centre du réacteur. La fiction évoque le déroulement de cet accident

horrible en mettant sur scène un personnage masculin Yuriy, l'un des techniciens chargés de faire des tests dans le réacteur à qui on impute la responsabilité de cet acte répréhensible. Celui-ci se rend à la Centrale pour assurer le travail de nuit après une véhémence et violente dispute avec sa fille. Cette dernière a déversé toute sa rage en le qualifiant de mauvais père passant son temps à boire sans se soucier de sa famille. Ayant l'air égaré et étant abîmé dans ses pensées, il n'a pas réagi face à l'urgence pour avertir immédiatement les ingénieurs _ qui devraient eux-mêmes effectuer ce test_ et perd le contrôle « le réacteur n°4 subit le même empoisonnement que la tête du technicien ». (41) Le père de Léna, Dimitri, est l'un de ces ingénieurs appelés enfin pour sauver la mise mais il est déjà trop tard. Un gigantesque feu s'est alors propagé dans la zone d'exclusion de Tchernobyl permettant l'éjection dans l'air de nombreux morceaux incandescents provenant du cœur, les flammes ravagent la zone d'exclusion, affectent dangereusement la parcelle forestière qui entoure la Centrale et atteignent la ville de Pripjat évacuée après la catastrophe. Le lendemain, une pluie abondante s'abat sur les lieux affectés et circonscrit l'incendie, « la nature pleure » (49), « une pluie noire tombait depuis deux jours ». (189) Par ailleurs, les opérations, pour éteindre le feu puis refroidir l'ensemble durent jusqu'au 10 mai, mais les particules radioactives libérées dans l'atmosphère sont désormais contenues dans les sols et les arbres. L'auteure fait ressortir toute la richesse de l'Ukraine généralement stigmatisée par ce drame, elle fait une description réaliste de cette lutte dérisoire de la nature « contre la bêtise de l'homme » et le fléau qui va s'abattre sur cette terre comme s'il annonçait la fin du temps.

Elles (les particules) recouvrent les arbres, les fleurs et les routes. Elles momifient la nature et l'ankylosent. Sous leur joug, la nature devient impotente. Elle ne sera plus qu'une squelette vide de ses viscères. Elle chancelle, elle voudrait trouver un refuge, mais chaque parcelle de vie s'ensevelit irrémédiablement sous une Parque qui coupe ses vaisseaux de sève un à un. Son agonie commence. A côté de cette parade, les trompettes de l'Apocalypse sont des flûtiaux aigretes, et les Cavaliers de la Mort d'inoffensifs chevaux d'un manège pour enfants. (44)

Les services d'urgence sont mobilisés mais sans protections particulières, ils se trouvent aux prises avec des difficultés l'empêchant de venir à bout du sinistre à cause d'une hausse de la radioactivité. Ils subissent des expositions importantes et se voient condamnés à brève échéance (vingt-deux sont morts en quelques jours), ils sont « devenus de véritables réacteurs vivants » (43), « des torches humaines frappées de foudre divine ». (198) Le technicien Yuriy a connu le même sort, l'incendie lui brûle les yeux, il vivait dans le délire puis se met à tousser au point de vomir du sang. Les derniers jours étaient si atroces qu'ils sont ancrés dans la mémoire de sa fille Oksana. Celle-ci observe l'effondrement du corps de son père sous l'effet du syndrome aigu d'irradiation « la peau [qui] se détachait et les os [qui] semblaient fondre ». (192) Selon l'OCDE (Organisation de Coopération et de Développement Economique) pour l'énergie nucléaire, des liquidateurs réquisitionnés immédiatement sur le site participent à la construction d'un sarcophage d'acier et de béton pour protéger la Centrale. Ceux-ci ne peuvent résister que quelques minutes avant d'être irradiés à mort, on transporte leurs dépouilles à Moscou avec des moyens militaires sans que leurs familles le sachent, « ces ouvriers martyrs » (190) sont cités au titre de héros de la nation.

Le secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique Mikhael Gorbatchev, avoue que les mesures prises dans les premiers jours par le pouvoir soviétique n'étaient pas à la hauteur : « Ni les politiques ni même les scientifiques n'étaient préparés à saisir la portée de cet événement. » Pendant ce temps, les évacuations de la zone contaminée continuent. Cet accident révèle toutes les défaillances du vieux système politique soviétique. Mikhaïl Gorbatchev écrit dans ses *Mémoires* :

Après Tchernobyl, il n'était plus possible de pratiquer la même politique de silence que par le passé. Ce drame a mis en lumière un certain nombre de maux dont souffrait notre système : dissimulation des accidents et des processus négatifs, irresponsabilité et incurie, négligence dans le travail, ivrognerie généralisée. Il constitua un nouvel argument de poids en faveur de réformes profondes ». (M. Gorbatchev, Mémoires, Le Rocher, 1997, 254.)

Il a été la véritable raison de la dissolution de l'URSS après la sécession des républiques soviétiques, entre autres l'Ukraine et la chute du mur de Berlin. Cela laisse un impact important sur les frontières qui s'ouvrent « trois ans après Tchernobyl » et assure une liberté de circulation entre l'Est et l'Ouest. (107-108).

Cet accident qui a causé le plus grand rejet radioactif non contrôlé, a provoqué beaucoup de dégâts sur la population dont un nombre est décédé et un autre s'est exilé malgré lui, livré à son sort. Personne n'a alors échappé à ce désastre, tous ont eu leur part de souffrance, soit physique, soit morale. Ce sentiment désagréable est mis en valeur dans le titre du roman.

2.1 Un Titre Symbolique et Révélateur d'une Crise de Valeurs

Le titre, tout d'abord, s'est inspiré de celui du poème Louis Aragon qui évoque un souvenir indélébile d'une rupture douloureuse des deux âmes qui vont « cracher sur ce qu'[ils ont] aimé ». Ce titre renvoie à deux personnages principaux, deux êtres fusionnels séparés par la fusion radioactive crachée par cette centrale de la mort. On y évoque également que « certains noms sont chargés d'un tonnerre lointain », tandis que le narrateur se souvient du « regard qui a brûlé » et « d'un village désert / À l'épaule d'une montagne brûlée ». C'est un titre métaphorique entretenant une analogie avec le contexte, celui de la catastrophe de Tchernobyl et de ses retombées sur l'amour naissant entre les deux enfants Léna et Ivan. Cette interprétation est confirmée par l'illustration de première de couverture qui représente un cœur traversé par une flèche et entourant deux initiales L+I sur un fond vert. Cette relation fusionnelle est alors inscrite au canif dans les veines d'un hêtre sur lequel sont gravées ces deux initiales (36) et que bientôt l'explosion de la Centrale nucléaire va recouvrir d'une radioactivité foudroyante transformant leur Eden en désert. Quant à la structure de la phrase, ce titre est formé du groupe verbal infinitif « à crier » qui signifie dans le dictionnaire *Larousse* « pousser des cris sous l'effet d'un sentiment, d'une sensation intenses » et d'un complément de lieu « dans le ruines » dénotant le démantèlement complet d'un milieu devenu inhabitable. Il fait penser à un adieu atroce qui génère une douleur vive mais sous-jacente. D'ailleurs, sur le plan du contenu, sa valeur symbolique suscite la curiosité du lecteur ; sur le plan du signifiant, le jeu de sonorités créé par l'allitération en « r » suivie de l'assonance en « i » reflète l'intention de l'auteure d'influencer les impressions renvoyées par son texte et fait retentir les mots comme un appel. La répétition du son explosif et dur « r » traduit la colère due à une souffrance profonde, celle du son vocalique « i » renforce le ton mélancolique et nostalgique du texte. Cette voyelle est en fait l'initiale du prénom de l'homme que l'héroïne a connu « Ivan », son vrai amour avec qui elle a construit son paradis d'enfance à Pripiat mais s'est séparée de lui juste après l'explosion de Tchernobyl qui la mène sur le chemin de l'exil.

Outre les impacts sanitaires désastreux, les orages radioactifs qui ravagent le lieu ont forcé le déplacement brusque des centaines de personnes se réfugiant vers d'autres régions ou pays, « un mot d'ordre pour ce capharnaüm meurtrier s'étranglerait sur toutes les bouches : « Evacuation » » (54) Alexandra évoque dans son roman ces moments horribles où tout le monde doit partir sans rien emporter parce que tout est contaminé, irradié.

3. L'EXIL IMPOSE

L'exil est défini dans les dictionnaires comme la situation d'une personne qui est expulsée ou obligée de séjourner hors de sa patrie, loin de la personne qu'on regrette. Exposé à cette expérience difficile, l'exilé essaie de s'intégrer dans cette société en partageant les valeurs et les modes de vie du pays d'accueil, certains parviennent à s'adapter à cette nouvelle vie mais d'autres non. Ce roman donne à voir une poignante évocation de l'exil, thème omniprésent au fil de l'histoire. Il nous décrit l'expérience de l'exil vécu par la jeune adolescente Léna comme un déracinement, une perte de repères.

3.1 L'exil Comme un Déchirement

Comme l'écrit l'homme de lettres argentin Juan José Saer : « aucun exil n'est volontaire », départ et exil soutiennent l'idée de rupture, ils arrachent l'individu aux milieux et aux êtres familiers, lui font perdre les repères spatio-temporels ; ils sous-tendent également la promesse d'un retour vers l'origine, l'ici perdu qu'il a fallu quitter et qui devient souvent objet de mythe pour l'être expatrié. Dans cet ordre d'idées, l'historienne Sylvie Aprile définit l'exil comme une « forme de déracinement » (Aprile, 2002, p. 127) faisant de l'exilé selon le professeur de lettres Olivia Bianchi, « un homme déraciné qui vit son exil comme s'il goûtait la mort », une « petite mort » ou encore « une mort symbolique ». (Bianchi, 2005, 2) Simon Harel, dans *Les passages obligés de l'écriture migrante*, exprime l'envergure du conflit engendré par le déracinement : « Le choc migratoire n'est pas une métaphore, mais, au contraire, un ébranlement qui destitue le sujet de la "place" qu'il occupait autrefois. » (2005, p. 44.)

Cette conception du sujet exilé fait écho à l'œuvre romanesque d'Alexandra dans laquelle le personnage principal a été déraciné et qui doit pouvoir s'accommoder de cette nouvelle situation avec l'idée que certains éléments constitutifs de son identité sont restés ailleurs. Celui-ci trouve une difficulté de réinstaller un « chez soi » ailleurs. Il vit les vicissitudes que comportent l'abandon, à contrecœur, de sa patrie et le passage de la frontière vers un futur inconnu. Le pays d'accueil n'est pas vu comme un nouveau foyer mais comme une terre d'exil dans l'attente et l'espérance d'un retour possible.

La famille de Léna était parmi les premières qui ont quitté l'Ukraine parce que son père, ingénieur à la Centrale, fait partie des rares personnes qui mesurent l'ampleur de cette catastrophe et se trouvent contraintes de déguerpir vers un lieu plus sécurisant. Cette jeune adolescente avait 13 ans quand elle était arrachée brusquement à sa terre natale, à sa classe, à ses cours de danse, au parc et surtout à Ivan, son premier amour né depuis l'âge de trois ans puis se cristallise aux premiers émois de l'adolescence.

Prisonniers d'un cœur frontière, les deux origines sociales confirment solennellement leurs destins opposés : Léna, fille d'un scientifique, fuit Pripiat avant même le décret national et arrive à émigrer en France tandis que Ivan, fils de paysan attaché à la nature, se voit amener dans des camps de transit puis un hébergement à Kiev. Cette séparation censée être provisoire s'annonce longue et navrante mais jonchée d'espoirs et d'attentes déçues. Pour l'adolescente qu'elle est, cet exil subi sans aucune explication, sans aucun espoir de retour n'était pas un choix mais il lui était imposé par ses parents. Chemin faisant, la parole de son père attestant l'impossible retour tombe comme un coup de marteau qui résonne dans sa tête et lui fait perdre conscience, la jeune fille quitte son amour pour toujours sans le savoir. (58)

Ce déracinement brutal laisse Léna confuse, tiraillée entre deux rives, l'une inconnue devant être appropriée et familiarisée alors que l'autre devenue un monde de l'imaginaire. Il l'éloigne petit à petit de ses parents qui ne la comprennent pas : « ses parents auraient pu être ces statues qu'elle aimait regarder au Louvre. Sauf que ses parents étaient vivants. Léna téléphona de moins en moins souvent et ne retourna voir ses parents que pour les fêtes de fin d'année. » (127) L'absence de l'être aimé compte beaucoup plus que l'éloignement matériel, elle est pour elle un calvaire, une plaie ouverte que l'exil n'a pas pu colmater. N'ayant pas reçu de réponse à sa lettre envoyée à Ivan, elle ne parvient pas à retenir sa rage, s'échappe vers l'océan et éclate en sanglots « seule, face à l'océan, elle cria dans ses ruines ». (82)

A l'encontre de ses parents qui se sont vite occidentalisés, Léna n'arrive pas à se fondre dans le groupe. Malgré tous les efforts déployés, elle ne sort pas indemne, elle se sent étrangère : « Chaque jour, alors que je m'efforce de vivre le présent, d'oublier le passé. 1986 revient inconsciemment. Cette année me hante, chaque fois plus forte. » (150) Dans ce sens, le sociologue et philosophe français d'origine algérienne Shmuel Trigano aborde, dans *le temps de l'exil* (2001), le déraciné comme un sujet étranger à lui-même, il reprend à cet égard l'expression bien connue de la femme de lettres d'origine bulgare Julia Kristeva :

Et puis-je, encore, parler d'identité, c'est-à-dire d'un rapport identique à moi-même, alors que l'étrangeté a brisé en moi le sentiment d'autoréférence ? [...] C'est autour d[u] vide _ que l'exil révèle dans le déracinement _ que se tient mon identité, c'est de là que « je » parle. Au-dessus d'un abîme où je perds pied. C'est ce qui « m'habite » qui fonde mon habitation. Dans ma demeure réside un étranger que je ne peux chasser [...]. (Trigano, 2001. 43-44)

Il s'agit ainsi d'une quête profondément intime qui nous est décrite, celle d'un enfant qui tente de s'agripper à son identité première perdue au cours de l'expérience du déracinement. Shmuel Trigano va dans le même sens lorsqu'il affirme que l'exilé est — et sera toujours — en quête de soi, parce qu'il est coupé de lui-même lors de l'épreuve du déracinement. (Trigano, 2001, 63).

3.2 Le Refus de S'intégrer

La France a offert à Léna tout ce dont elle rêve pour être heureuse : la nationalité française, un niveau académique et professionnel très élevé lui permettant d'accéder à la Sorbonne et l'amour. Tout d'abord, la nationalité française qu'elle a acquise ne détermine pas son appartenance à ce pays, elle reste liée affectivement à sa terre natale. A ses yeux, elle est une obligation, déclarée pour des raisons utilitaires ; l'indifférence qu'elle manifeste à l'égard de la disparition de sa carte d'identité française la veille des examens officiels en témoigne « sa carte d'identité perdue ne l'inquiétait pas. Elle pensait à cette histoire qu'elle gardait précieusement (...) c'était elle son identité ». (130) Elle résiste à toutes les tentatives de son père d'étouffer sa vie passée en lui faisant croire que son ami Ivan est mort. Elle s'acharne à garder de ce pays les images de bonheur dont la vivacité demeure intacte inaltérée par la catastrophe nucléaire. Elle refuse d'en faire le deuil au sens où le deuil serait un détachement, une cicatrice, un oubli. Dans cette optique, Paul Ricœur tient à rappeler dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli* que ce n'est que par un travail de deuil, guidé par l'horizon de réconciliation avec le passé, et par l'idéal du pardon, qu'on est à même de se séparer définitivement du passé, afin d'affronter le présent et de faire place au futur. (Ricœur, 2000, 649). Pour lutter contre l'oubli, Léna s'attache fortement à sa langue infantile, l'ukrainien n'est pas pour elle une langue morte, même si une partie d'elle, jeune, s'est lentement éteinte au fur et à mesure qu'elle apprenait le français et que ses parents ne la parlaient pas. Les légendes racontées par sa grand-mère Zenka dans sa langue natale, le soir lorsque la nuit tombe, à la lueur d'une bougie, sont un moyen de conserver les traces du passé et d'accrocher obstinément Léna à ses origines. L'efficacité de ces rituels réside dans le fait qu'ils nourrissent chez elle l'espoir enfoui en elle de retourner dans son pays. L'exil n'a pas pour autant cadavérisé l'ancien corps, mais au contraire, il lui a substitué un autre, plus tenace et plus enraciné.

« Chez elle. » Ces mots résonnaient étrangement. Léna n'avait jamais posé ses valises, elle se sentait toujours étrangère en France. Elle avait travaillé, parlé et lu en français, mais ses pensées et ses rêves se faisaient toujours dans sa langue natale. (94)

Quant à celui qui l'aime, c'est un collègue à l'université de la Sorbonne qui porte en fait le même prénom de celui de son premier amour, raison pour laquelle elle s'est donnée à lui sous l'effet de l'alcool. Consciente de l'amour que cet homme éprouve pour elle, Léna s'accorde un peu de temps pour retrouver une vie normale afin de pouvoir fonder une famille comme ses amies, mais elle n'y arrive pas, elle « sentait bien en elle qu'une pièce du puzzle manquait » (151) et laissée dans son pays. Cette relation à sens unique demeure alors précaire, elle est vouée à l'échec. Une simple comparaison entre les deux graphies des initiales des deux prénoms explique l'incapacité de cette jeune femme de faire son deuil amoureux pour s'aventurer à nouveau.

Elle venait de saisir à rebours le symbolique du « Y », « Yvan » avec un « Y ». Elle comprit que cette lettre était le symbole graphique d'un choix douloureux : la branche de droite ou celle de gauche ? Elle aurait aimé tant suivre la route de son enfance, droite comme le « I » d'« Ivan », ponctuée par son point d'orgue naturel et puissant : le mariage. (153).

En ce jour fatal, le seul leitmotiv est de partir loin de Tchernobyl en direction de la France, pays plein de promesses, où l'avenir de toute la famille sera meilleur. Pour Léna, ce n'est pas le cas. Privée de tout ce qu'elle aime, elle refuse d'abord de renoncer à son passé et d'adhérer complètement à la nouvelle vie et aux nouvelles coutumes, mais cette attitude la rend malheureuse. C'est pourquoi, elle tente de s'y acclimater dans l'espoir d'oublier son passé pour pouvoir construire sa vie dans ce pays qui lui ouvre grand les bras.

4. LA RESILIENCE FACE AU TRAUMATISME

Le mot résilience vient du latin *resilio, ire* qui a pour sens « rebondir, résister ». La résilience désigne donc la capacité à récupérer après un choc, surmonter la situation traumatisante. Pour illustrer le concept de la résilience, le neuropsychiatre et ethnologue français Boris Cyrulnik la définit comme « l'aptitude d'un corps à résister aux pressions et à reprendre sa structure initiale ». Selon lui, il est rapporté à l'homme la « capacité à vivre, à réussir, à se développer en dépit de l'adversité ». Il pense que toutes les épreuves sont surmontables et que la joie se trouve dans tout ce qui nous entoure. C'est un processus de réparation de soi pour les blessés de l'âme. Ceux-ci s'évertuent à transformer leur souffrance en un désir irrépessible de vivre en recourant à des activités lui permettant de reprendre une évolution. Pour une guérison efficace, ces gens vulnérables sont accompagnés de personnes qui peuvent leur procurer l'aide adéquate. C'est le cas de l'héroïne Léna qui se sente abattue, maintenue par ce qui a fait défaut à sa vie, mais elle sait bien que pour vivre le présent, elle doit tout oublier, « l'amnésie était sa terre de résilience » (148) L'amnésie agit alors comme un processus psychologique de protection de « moi ». Or, ce projet paraît une utopie car on ne peut pas se libérer facilement de nos souvenirs, surtout ceux traumatiques, qui semblent volontiers refaire surface. La psychanalyste Sarah Stern témoigne que : « il est vain d'espérer oublier. Ce qui importe, c'est de pouvoir transformer le souvenir, faire en sorte que l'événement prenne une autre place dans notre vécu, qu'il nous affecte autrement. Il s'agit, à terme, de consentir à ce qui est arrivé, de ne plus lutter contre. Et mieux : d'en faire quelque chose ». Pour s'en remettre, Léna consacre toute son énergie à ses études et se livre à la lecture littéraire puis au voyage dans les ruines. Dans son parcours ardu, elle est aussi soutenue par des personnes en lui redonnant des forces et lui procurant des soins particuliers.

4.1 La Littérature Comme Référence Vivante

En effet, ce qui va soustraire Léna de la vie insipide à laquelle elle se destine avec résignation, c'est incontestablement la littérature et la mythologie, les contes, la puissance des mots. Prisonnière de son passé, exclue par sa langue et sa culture, Léna se forge son carapace auprès des livres et des mythes qui, en construisant « un pont de papier entre les rives de ses deux vies » (81), complètent ses parts manquantes. Elle parvient, grâce aux mots des philosophes et des écrivains tels que Camus, Platon, Sophocle, à comprendre ses maux. Ces lectures sont commandées par la bibliothécaire Mme Petitpas qui a « décelé chez Léna [une] absence de l'autre, [un] vide qui la tourmentait » (79).

Alors que le silence et les tabous ont miné sa vie et mis en pièces son âme, Léna trouve dans ses lectures l'expression de l'engagement, de l'affiliation et de la révolte. En fait, c'est la raison d'être de la littérature. Comme beaucoup de jeunes filles discrètes, aux parents taciturnes, ou rigoureux, Léna se construit alors à travers ces figures mythiques, vigoureuses et palpitantes. Les professeurs jouent indirectement un rôle important dans cet itinéraire de résilience qui se présente comme un réel enjeu de lutte contre ses propres chocs traumatiques. Ils peuvent être considérés comme des « tuteurs de résilience », comme les appelle Boris Cyrulnik, qui vont l'aider à surmonter ses souffrances et, par conséquent, favoriser l'entrée dans un processus de résilience. Les références littéraires, historiques, culturelles qu'ils proposent lui permettent de renforcer sa personnalité et s'octroyer le droit d'oser, d'essayer.

Fascinée par le courage d'Antigone de Sophocle, elle tente hardiment de braver les interdits en défiant son père qui lui impose le silence sur ses origines car le nom de Tchernobyl fait peur : elle prépare un projet sur son pays et le présente devant la classe. La lecture s'offre à elle pour une reconstruction de soi et une évasion. Cette dernière s'affirme d'une manière flagrante dans la nature et les ruines.

4.2 L'évasion Mentale Comme Source de Guérison

Outre les légendes chuchotées dans le noir, sa grand-mère Zenka est toujours à ses côtés, elle se montre en quelque sorte comme sa psychologue et l'accompagne dans sa quête de soi et son désir de liberté. Consciente des pouvoirs de la nature à soulager les détresses de sa petite-fille, elle lui fait découvrir un jardin botanique aux environs de la maison. Une promenade dans ce jardin se révèle curative et soignante : elle réduit le stress et permet une petite évasion loin de ses parents. Elle se propose également comme un remède aux soucis quotidiens « le jardin de terre ensevelissait la souffrance de son âme renversée par l'exil. » (83) Avoir alors ce « temps vert » dans sa vie améliore son humeur et son bien-être d'une part, et d'autre part, affaiblit pour un certain temps son amour d'enfance avec qui elle partageait sa passion pour la nature environnante à Pripiat, « les jours passaient, le fantôme d'Ivan s'étiolait ». (84) L'autrice décrit très subtilement la nature qui devient un lieu d'apaisement nécessaire et de paix intérieure. Mais cette passion s'oriente vers les sites archéologiques dans lesquels Léna va créer une représentation mentale de son pays qui serait elle-même la trace d'une réalité qui n'est plus.

Selon le psychanalyste Tisseron, l'être humain est mu par le désir de donner une consistance matérielle aux fantasmagories qui habitent son esprit afin de les voir avec ses yeux de chair et plus seulement avec ceux de son esprit. (Tisseron, 2012, 9) Cette représentation mentale est mise en lien avec le désir de pallier le manque de l'objet concret. Voulant construire une image du pays absent, la fuite s'impose comme une évidence dans la vie de Léna, par cet attrait et cette fusion avec les ruines, notamment d'Herculanum et de Pompéi, qui sont pour elle comme un ancrage et un appel. Fascinée par ces vestiges lumineux, c'est là où elle se ranime pour la première fois pendant son premier voyage à Naples, elle

Se sentait à sa place. Chez elle. Elle ne voyait pas vraiment les richesses antiques : des images de Tchernobyl se superposaient aux pierres de Pompéi. En foulant cette terre, elle se rapprochait des ruines de Pripiat, celles qu'elles avaient vues à travers l'écran de la télévision. (142)

L'aspect délabré et étouffant d'Herculanum établit une certaine harmonie avec celui de Pripiat. Quoique la construction de ces deux villes remonte à deux siècles différentes, l'une antique, l'autre moderne, elles ont subi le même sort : la première est détruite par l'éruption volcanique de la Vésuve et la seconde déchiquetée par l'incendie de la Centrale « ces ruines qui lui en rappelaient d'autres. Les noms de villes dansaient devant elle et tambourinaient dans ses veines » (144), « les ruines lui rappelaient ces images qu'elle avait entrevues de Pripiat » (109). Le verbe « rappeler » signifie « se souvenir » du passé déjà conservé dans le cerveau. Il s'agit alors d'une affaire privée qui consiste à se rappeler dans le présent un certain absent qui s'est passé avant le moment où on en parle. Ces ruines incarnent en effet le passé, les souvenirs d'enfance de la jeune femme, l'égarement d'une enfant dont la vie s'est écroulée. Le texte recèle un cri lancé par Léna dépossédée d'elle-même, affligée de ce qu'elle est devenue. Ce cri qui résonne alors dans son cœur, dans son corps, comme dans les ruines, traduit cette souffrance et le manque de son enfance qu'elle tente avec acharnement d'enfourir.

Dans cette ville archéologique, les rayons accablants du soleil semblent faire peser sur la pierre qui se consume au point de suffoquer et à laquelle s'identifie Léna : les deux sont écrasées, l'une par la chaleur brûlante, l'autre par la tristesse, « sous un soleil de plomb, la pierre criait ses ruines, la terre se faisait cendre régénératrice » (140). Cependant, ses vestiges deviennent des trésors du passé grouillant de vie, Léna les associe au phénix, cet oiseau fabuleux de la mythologie grecque qui renaît de son propre cadavre après s'être lui-même enflammé. Celui-ci symbolise le cycle de la mort et de la résurrection. Dans la légende slave, il représente à la fois la bénédiction et la malédiction pour celui qui le capture. L'évocation

de ce mythe encourage Léna à maintenir l'espoir que sa ville natale Pripiat pourrait renaître un jour de ses cendres.

En effet, le choc des ruines, déclenché par le voyage, est transformé en obsession parce qu'il sera suivi d'autres voyages, plus près de ses racines. Comme lot de consolation, Léna aura eu besoin d'accomplir ce voyage intérieur et cette reconstruction de son histoire pour pouvoir façonner son avenir désormais tracé dans les pierres. A 33 ans, Léna est archéologue, professeure et diplômée d'Histoire, elle cherche sans répit dans ces décombres des réponses à ses questions. (150) Sa dénomination « Reine des aéroports » met en évidence un besoin excessif de savoir ce qui reste de sa ville natale dans l'espoir de rassembler ce qui est fragmenté en soi. En outre, les études jouent un rôle important dans ce processus.

4.3 Le Milieu Scolaire Comme Facteur de Résilience

De surcroît, les déchirures dues à l'exil forcé de Lena, au silence de ses parents et au refus du passé sont aussi compensées par les études et les rencontres. L'exilée s'y engage à fond, elle investit la scolarité, excelle dans les apprentissages et accumule les connaissances académiques comme si elle construisait un rempart face à l'angoisse ressentie. Elle y trouve un havre de paix qui lui permettra de se développer et de combler le gouffre intérieur et les carences sociales.

Par ailleurs, l'école peut s'avérer un refuge salvateur à la solitude vécue à l'exil, un lieu qui favorise la résilience vue comme un potentiel présent chez tout un chacun (Lemay 1998 ; Manciaux et coll., 2001) qui se trouve apte à se construire dans sa relation avec l'autre. Ce processus de liaison va participer de manière prodigieuse à son devenir.

A son arrivée en France, grâce aux lectures, elle atteint rapidement un bon niveau de français lui permettant d'optimiser son niveau scolaire. Mais « cette plongée dans les livres ne font qu'agrandir le décalage entre les adolescents et Léna » (96). Elle est toujours la meilleure en classe, elle obtient ses diplômes scolaires « avec les félicitations du jury » (97) sans trouver un ami avec qui elle partage « l'exil, la perte des siens, de sa culture, de son pays » (87). Mais, au lycée, sa rencontre avec une autre âme sœur féminine, Armelle, va lui faire découvrir un autre aspect des racines familiales, « avec Armelle, un soir, elle s'était comparée à un arbre dont les racines auraient été coupées. » Elle lui dit : « comment veux-tu que je grandisse sans mes racines ? Heureusement que je t'ai rencontrée. ». (105) La présence de l'autre avec qui on peut partager les soucis accroît la résilience, celui-ci joue un rôle prépondérant dans cette reprise de développement. Armelle était sa seule confidente, prête à écouter toute son histoire, à la soutenir à tout moment.

Léna lui raconta tout. Pour la première fois, elle aussi s'épancha. Elle lui dit ses peines, ses manques, ses interrogations, les cachoteries de ses parents, leur volonté de faire table rase du passé. Puis, elle lui parla d'Ivan, de sa mort probable, de l'impossibilité de le rejoindre, puisque ses parents avaient rompu tout contact avec leurs amis restés en Ukraine. (101) .

Le fait de parler à quelqu'un du traumatisme, de le mettre en scène permet d'atténuer la douleur psychique d'une part et d'autre part, de bénéficier d'une aide ou d'un conseil qui impactera positivement le reste de la vie. En effet, Armelle prend conscience que la seule guérison de son amie est de regagner sa terre natale ; elle l'encourage alors à agir « l'Ukraine t'appelle inlassablement. Tu y es attachée. Ne lutte pas contre toi-même ». (155). Léna s'attarde cependant à se rendre compte de sa capacité de se mettre à l'œuvre pour retrouver cette part mutilée d'elle-même qui lui manque depuis des années.

Mais incapable d'effacer le passé, le retour aux sources se révèle indispensable pour cette femme errante afin de connaître la vérité et tisser ces liens invisibles.

4.4 Le Retour Aux Sources

Se sentant dénué d'ancrage, le passé hante l'exilé et l'entrave. Refusant de renoncer à ses racines, le retour aux sources lui permet de confronter au réel la vision immuable qu'il construit de sa terre natale, il apparaît comme l'unique source de survie. Ce retour est perçu comme une sorte de renaissance, une échappée salutaire. L'exilé décide alors de repartir pour

tenter de renouer avec son passé afin de pouvoir se construire un avenir. Tzvetan Todorov raconte dans son ouvrage *L'homme dépaycé* sa propre expérience lors de sa première visite en Bulgarie, son pays natal, à l'occasion d'un colloque : « tout concourait à me faire penser que ces années n'avaient simplement pas eu lieu, qu'elles avaient été un fantasme, un rêve dont je venais de me réveiller. » (Todorov, 1996, 18)

La vie de Léna est passée comme un songe, le retour aux sources relève ainsi d'une prise de conscience, d'un désir de rompre le mystère de cette catastrophe gardée sous silence autant par les autorités dont l'incurie est mise en question que par ses parents qui veulent à tout prix oublier le passé violent et honteux pour aller de l'avant. Assia djebar dans *Ces voix qui m'assiègent* traîne cette forme de honte, de secret « Le silence, silence plein qui sous-entend le secret (le s'irr de mon dialecte) s'impose donc souvent à moi comme matière de départ [...], secouer les nerfs de ce silence tremblé » (Djebar, 1999, 65).

D'ailleurs, Léna reste persuadée que sa place est ailleurs, dans sa terre d'origine, là où tout a débuté, où tout s'est achevé, où tout est à reconstruire. A la trentaine, un jour, tout ce qui est enfoui remonte, revient. La jeune fille saisit que la seule issue pour se délivrer de ses doutes est de retourner en Ukraine sur les traces de son passé qui ne l'a jamais vraiment quitté. Elle manifeste une volonté de comprendre ce qui s'est passé en apportant des informations pertinentes à ses interrogations en vue de cerner le sens déclin.

Après la mort de sa grand-mère, elle s'arme de courage et s'obstine à entreprendre ce voyage pour réaliser le rêve de la défunte, cette exilée « perdue entre deux limbes, tiraillée par un âge de l'or perdu » (165) et qui a tant aspiré à y retourner. D'autre part, elle est animée par l'infime espoir de retrouver Ivan et ne peut y finalement consentir sauf à le vérifier par elle-même bien que son père lui ait martelé le fait qu'il est décédé depuis longtemps. « Elle se fit la promesse silencieuse d'un prochain retour dans son pays natal. Elle était devenue une femme libre et indépendante. Les prophéties de son père pourraient terrifier la fillette pas la trentenaire. » (160) Le 24 avril 2006 est une date marquant un tournant dans la vie de Léna, elle revient, comme Orphée, en quête de celui dont elle est endeillée, de cet amour qui est finalement son fil d'Ariane.

Elle se débarque alors en touriste, se mêle à un groupe et suit les pas d'une guide vigilante aux risques encourus. Tous sont équipés de dosimètres pour mesurer la dose radioactive qu'ils reçoivent après leur exposition à ce rayonnement ionisant. Mais, le danger des radiations n'empêche pas ces gens modernes de se repaître des images du drame passé en irradiant de leur flash les ruines d'une ville assassinée. Or, la visite de Léna n'est pas comme celle des autres, cet endroit lui a été familier « elle y retrouve les couleurs de son enfance, sa douceur aussi. » (16) Sa ville natale en proie à la désolation crée chez les touristes une excitation et un étonnement exorbitants alors qu'elle suscite, chez elle, un mélange de peur, de sidération et de commisération. Assimilée à un cimetière, l'aspect lugubre qu'elle revêt émeut profondément Léna au point de larmoyer, mais celle-ci essaie de contrôler ses émotions parce qu'elle « doit se concentrer sur l'essentiel » (17) : enquêter sur le sort d'Ivan. A Pripiat, la nature irradiée se conduit en ennemi, elle « est hostile, [...] Sur cette terre, les hommes ne sont plus les bienvenus » (17), comme si elle leur gardait de la rancune pour leurs dérèglements et leurs discrédits.

5. LA FORCE INDOMPTABLE DE LA NATURE

Malgré les modifications génétiques dues à la radioactivité, faune et flore se sont adaptées, elles sont, elles aussi, des symboles de résilience. Une fois la zone d'exclusion, hautement contaminée est abandonnée par ses habitants, elle s'est transformée en une réserve où prospère et se multiplie la biodiversité. La nature, si puissante, reprend ses droits que l'homme a bafoués. Ce roman se présente comme un éloge des arbres, de la sève et des animaux qui ont vaincu la radioactivité.

Denis Vichnevski, ingénieur en chef de la « zone d'exclusion » résume à l'AFP : « quand les gens sont partis, la nature est revenue ». En effet, Pripiat est devenue une ville fantôme dans laquelle errent les animaux et fleurit la nature. Et pourtant, derrière le péril et la mort, divaguent la vie et l'espoir, « la vie s'est frayé un chemin nouveau est tortueux, à travers les affres de la mort et du feu. Un renouveau a eu lieu ». (18) Les arbres poussent au travers les fenêtres éventrées des

HLM et des maisons abandonnées. « Pripiat défie les lois, la vie s'étale malgré les ruines, et appose un pansement providentiel. Les arbres clament leur regain, même si l'agitation tragique du passé bruit encore sur chacune de leurs ramifications. Chaque feuille projette son éventail de couleur, dans lequel se reflète l'incendie qui a dévoré cette région un certain 26 avril 1986 ». (19)

Quant à la flore, elle est crûment impactée. Dans son rapport, l'IRSN explique le processus de la contamination qui se fait en interne, à travers les racines. Cependant, cet effet diminue peu à peu au rythme de croissance des végétaux selon les désintégrations de chaque élément radioactif. Des chercheurs ont notamment relevé une mort de quelques genres d'arbres qui sont remplacés par d'autres espèces comme les bouleaux créant ainsi la « forêt rouge ». En se déplaçant avec la moindre précaution, Léna regarde les arbres qui « ont aussi changé, ils s'étaient parés de nouvelles couleurs, plus vives, d'un rouge sang ». (178)

De même pour la faune qui a subi des séquelles terribles, selon les travaux du chercheur espagnol German Orizaola de l'université de Oveido, qui a publié une étude sur le sujet en 2019 dans la revue *The Conversation*, la "forêt rouge", la forêt qui est située à côté du site et donc la plus touchée par les radiations, « abrite une grande biodiversité ».

En faisant revenir Léna à Pripiat 20 ans après, l'auteure nous laisse espérer qu'un avenir est toujours possible dans ces ruines devenues une attraction touristique. Dans tout le temps à venir, la ville de Pripiat, qui tombe progressivement en ruines et est ankylosée dans l'instant où la vie humaine a pris la fuite, est envahie aujourd'hui par une végétation rousse et de différentes espèces animales qui fourmillent et jouissent paradoxalement d'une intimité inédite. Les animaux n'ont jamais quitté ce lieu pernicieux, les études publiées dans le magazine *Numerama* montrent que les animaux domestiques qui ont été laissés sur le site par leurs propriétaires sont donc restés dans cette zone inadaptée à la vie humaine. Selon le chercheur espagnol, tout d'abord, « la faune pourrait être beaucoup plus résistante aux radiations qu'on ne le pensait auparavant ». Bien que les animaux soient porteurs de certaines mutations génétiques induites par les radiations ambiantes, les scientifiques ont découvert qu'ils proliféraient. Cela fait ressortir que les rayonnements sont indirectement bénéfiques pour les animaux en les soustrayant à la présence humaine. D'après lui, « l'absence d'humains à l'intérieur de la zone d'exclusion pourrait favoriser de nombreuses espèces, en particulier les grands mammifères ». Les humains sont alors beaucoup plus nocifs que les radiations. Pourtant, une étude de l'IRSN a constaté un taux élevé d'anomalies morphologiques comme des malformations. Le roman met en lumière cette mutation de l'espèce animale perçue par l'héroïne « au détour des rues, des chiens sauvages [...] n'ont plus rien à voir avec des chiens, car leurs gènes se sont modifiés avec les radiations. Ce sont des loups au pelage sombre. » (17,18)

Cette nature qui renaît de ses cendres restera le fil conducteur entre Léna et Ivan. Ce roman se veut optimiste pour qui garde un espoir profond. L'auteure l'a clôturé sur un happy-end, celui des retrouvailles des deux amoureux Léna et Ivan. Après avoir découvert l'arbre sur lequel sont apposés des cœurs entourant leurs initiales et dont le nombre équivaut à celui des années de séparation, Léna reprend espoir de revoir Ivan. Les deux cœurs s'unissent enfin. Ivan resté proche de la Centrale a toujours attendu son amie, il lui a écrit chaque année, à date anniversaire, une lettre jamais envoyée puisqu'il ne connaît pas son adresse. Dans ses lettres, il confie ses réflexions sur le déroulement de la vie dans cette région dévastée, les séquelles sur les humains qui ont survécu, qui survivent encore et sur ceux qui meurent trop souvent, les retombées sur la nature, les peines, etc.

6. CONCLUSION

Alexandra Koszelyk nous relate une histoire poignante où se mêlent fiction tragique, catastrophe historique et identité familiale pour rendre hommage aux sacrifiés, voire aux générations futures volées en éclats. Elles sont désormais exposées à l'exil. Qui dit exil, dit départ, déracinement, déchirement, changement de langue, d'identité. Ce roman parle de la difficulté à se reconstruire loin de ses racines. C'est ainsi qu'À crier dans les Ruines apparaît à la fois comme un adieu et un retour, une identité perdue et un passé retrouvé, dans la Zone irradiée.

Ce roman est aussi un magnifique cri d'amour, il rappelle que les histoires d'amour des enfants sont éternelles, elles transcendent les lieux, les temps, les clivages. Il est également un chant d'amour de la nature qui exulte au point de transformer les ruines de Pripiat en spectacles fascinants envahis par les touristes qui viennent y promener le regard incrédule. Elle s'en porte

mieux parce que les hommes l'ont abandonnée. Ceux-ci qui croient maîtriser la nature sont à tout moment faillibles, ils ne sont que des ombres fugitives, des initiales gravées sur l'écorce d'un arbre.

OUVRAGE DU CORPUS

- Koszelyk, A. (2019). *A crier dans les ruines*. Paris : Aux forges de Vulcain, Points, 219p.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aprile, S. (2002). Réflexions sur le temps en politique : l'exemple de l'exil. *Revue d'histoire du XIXe siècle*, n° 25, pp. 127-135
- Bianchi, O. (2005). Penser l'exil pour penser l'être. *Le Portique*, n° 1, pp. 1-12
- Cyrulnik, B. (2020) Etre résilient, c'est aller vers un nouveau développement ». *Vie & Cancer*. Récupéré à : <https://vieetcancer.be/conseils-du-coach/boris-cyrulnik-etre-resilient-c-est-aller-vers-un-nouveau-developpement#:~:text=Sans%20r%C3%A9silience%2C%20le%20malheur%20se,il%20vient%20de%20la%20physique>
- Cyrulnik, B. (2001). *Les Vilains Petits Canards*. Paris : Odile Jacob, 241p.
- Denis Vichnevski, ingénieur en chef de la « zone d'exclusion » résume à l'AFP : « quand Aget, A. (2019). Tchernobyl : une fois les hommes partis et malgré les radiations, la faune sauvage s'en donne à cœur joie. *UP magazine*. Récupéré à : <https://up-magazine.info/planete/biodiversite/5786-tchernobyl-la-faune-sauvage-s-en-donne-a-coeur-joie/#:~:text=%C2%AB%20Quand%20les%20gens%20sont,%C3%A9paisse%20couche%20de%20neige%20immacul%C3%A9e>.
- *Djebar, A. (1999). Ces voix qui m'assiègent*. Paris : Albin Michel, 269 p.
- Gorbatchev, M. (1997). *Mémoires*. Paris : Le Rocher, 937 p.
- Harel, S. (2005). *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ. 252 p.
- Institut de Radioprotection et de sûreté nucléaire. (2005). Réflexions sur les études menées à l'IRSN pour l'estimation des conséquences de l'accident de Tchernobyl en France. Rapport final, 76 p.
- Lemoine, L. (2022). Le temps libère-t-il du passé ? *Psychologies*. Récupéré à : <https://www.psychologies.com/Moi/Se-connaître/Emotions/Articles-et-Dossiers/Le-temps-libere-t-il-du-passe>
- Lemay, M. (1998). Rôle des déterminants affectifs et familiaux. Cyrulink, B et al. Ces enfants qui tiennent le coup (pp 27-44). *Revigny-sur-Ornain : Hommes et perspectives*.
- Manciaux, M. et al. (2001). *La résilience : résister et se construire*. Genève : Médecine & Hygiène, RMS, 253 p.
- Orizaola, G. (2019). Tchernobyl : 35 ans après l'accident nucléaire, découvrez comment la nature y a repris ses droits. *The conversation*. Récupéré à : <https://theconversation.com/tchernobyl-35-ans-apres-laccident-nucleaire-decouvrez-comment-la-nature-y-a-repris-ses-droits-118082>
- Perrine, S. (2019). Comment la faune a repris ses droits dans la zone irradiée de Tchernobyl. *Numerama*. Récupéré à : <https://www.numerama.com/sciences/515285-comment-la-faune-a-repris-ses-droits-dans-la-zone-irradiee-de-tchernobyl.html>
- Ponthieu, G. (2016). « Tchernobyl, 26 avril 1986. Le monstre se déchaîne ». C'est pour dire. Récupéré à : <https://c-pour-dire.com/2016/04/26/15035-2/>
- Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, 736 p.
- Tisseron, S. (2012). « Vouloir voir absent : rêverie, fantasme et imagination ». *Rêver, fantasmer, virtualiser*. pp 9-28.
- Todorov, T. (1996). *L'homme dépaycé*. Paris : Seuil, 256 p.
- Trigano, Sh. (2001). *Le temps de l'exil*. Paris : Payot, 126 p.
- Werth, n. (2006). « Tchernobyl : enquête sur une catastrophe annoncée ». *L'Histoire*. Récupéré à : <https://www.lhistoire.fr/tchernobyl-enqu%C3%AAtre-sur-une-catastrophe-annonc%C3%A9e>